



VIGILANCE & ACTION

"Il n'y a qu'une fatalité, celle des peuples qui n'ont plus assez de forces pour se tenir debout et qui se couchent pour mourir". "Le destin d'une nation se gagne chaque jour contre les causes internes et externes de destruction". Charles de Gaulle

N° 257 Octobre 2010

Le journal de la droite civique, gaulliste et patriote

<http://www.lemil.org>

Cérémonie d'hommage à la mémoire de Georges FLICOURT, Vice-président du MIL, en la cathédrale Saint-Louis des Invalides

Allocution prononcée par Jacques ROUGEOT, professeur émérite à la Sorbonne

Pour évoquer la mémoire de Georges Flicourt, qui nous a quittés le 21 septembre dernier, ce n'est certainement pas moi qui suis le plus qualifié. Mais, puisqu'on a bien voulu me demander de m'acquitter de cette tâche, j'ai aussitôt considéré que c'était pour moi un devoir d'amitié, et surtout un honneur. Je m'efforcerai donc, non pas de rendre un hommage solennel à un personnage présenté comme un modèle abstrait, ni d'énumérer les étapes d'une existence si riche et si diverse, non pas, donc, de faire une biographie qui est toujours à la fois fastidieuse et incomplète, mais de faire revivre, avec les traits essentiels de sa personnalité, cet homme si vivant tel que nous l'avons connu, apprécié, admiré et surtout aimé.

Lorsque Georges Flicourt s'est joint à nous au Mouvement Initiative et Liberté, au MIL, la recommandation de Jacques Foccart nous assurait que nous trouverions en lui un compagnon qui partageait nos convictions les plus profondes et en qui nous pouvions avoir toute confiance. Mais, très vite, il s'avéra que nos rapports dépassèrent de loin nos attentes. Non seulement Georges Flicourt s'acquitta avec dévouement, compétence et rigueur des fonctions de trésorier dont il avait bien voulu se charger, mais il s'investit complètement dans la vie de notre mouvement en participant activement et avec une assiduité jamais démentie aux réunions hebdomadaires de notre bureau. Et surtout, ce qui fut pour nous encore plus précieux, ce compagnon solide et sûr de

vint de plus un ami chaleureux et très cher. Notre collaboration n'y gagna pas seulement en agrément, elle y gagna aussi en efficacité. Dans cette période de



plus de vingt années, aucune manifestation de tension, de nervosité ou de contestation stérile ne fut imputable à Georges Flicourt. Au contraire, si une discussion entre nous prenait le chemin de se perdre dans des considérations vainement compliquées, son bon sens souvent coloré d'humour nous ramenait au sens des réalités.

Lorsque j'évoque en moi-même la personne de Georges Flicourt, je ne peux pas faire abstraction de son apparence physique, parce que celle-ci était le révélateur d'un aspect de sa personnalité. Resté jusqu'à la fin de sa vie svelte et droit, d'une jeunesse étonnante, il apportait manifestement grand soin au choix de ses vêtements, faisant preuve d'une élégance stricte sans austérité. Il ne faut pas voir là une marque de superficialité, mais bien plutôt le signe visible d'une élégance d'esprit, d'une politesse supérieure, qui fait qu'on donne aux autres une image de soi-même avenante et rassurante, sans vouloir les im-

portuner par la vue d'inconforts personnelles, que l'on garde pour soi. Comme il arrive souvent, soigner son apparence c'était aussi, pour lui, une manière de préserver son jardin secret. C'était aussi avec cette discrétion, cette pudeur qu'en usait Georges Flicourt en faisant état le moins possible de ses douleurs physiques, pourtant très pénibles les dernières années de sa vie.

Cet homme discret a pourtant rédigé, à l'intention de ses proches, un récit de sa vie, dont sa famille a bien voulu nous communiquer quelques extraits, ce dont nous la remercions vivement. Or cet ouvrage, bien loin de donner une image complai-



samment louangeuse de son auteur, confirme et approfondit les traits de sa personnalité dont nous avons fait état.

Si on lit superficiellement les pages qu'il a consacrées à la guerre telle qu'il l'a vécue, on a l'impression qu'il s'agit d'une succession d'aventures dont le côté tragique n'apparaît presque jamais. Le mérite de l'acteur principal ne joue presque aucun rôle. A l'en croire, il a simplement bénéficié en toutes occasions de chances opportunes. A chaque page, il égrène des exemples de ces chances auxquelles il donne même des numéros, comme s'il

n'avait eu qu'à suivre un chemin balisé par un destin bienveillant. Il est vrai qu'il appelle chance, par exemple, le «privilege» d'être parachuté en terrain dangereux, au lieu de rester à l'abri dans sa garnison. S'il participe avec ardeur à des combats au cours desquels de nombreux «collègues», comme il dit, sont tués autour de lui, il estime que c'est «plus de l'inconscience que du courage». A la fin de la guerre, il se porte volontaire pour une mission assez ahurissante consistant à se faire parachuter près d'un camp de concentration pour le libérer avant l'arrivée des armées alliées. Il commente, au moment où il rédige : «Après réflexion, on peut penser qu'il s'agissait d'une mission suicide, avec peu de chances d'en revenir, mais c'était très tentant». En somme, il était quasiment coupable de n'avoir pas su résister à la tentation.

Ce qui contribue à conférer à son récit une allure presque allègre, c'est le ton humoristique dont il est imprégné. Georges Flicourt possédait en effet cette qualité très rare qu'est le sens de l'humour. L'humour, ce n'est pas de la simple plaisanterie. C'est une attitude d'esprit qui consiste à savoir prendre ses distances avec la réalité, en particulier avec soi-même, et à présenter les choses sous un aspect inattendu, souvent léger, plaisant, voire cocasse, comme s'il s'agissait de remarques toutes naturelles. C'est une forme d'expression de la pudeur, cette pudeur qui, nous l'avons vu, est un trait profond de la personnalité de Georges Flicourt. Ainsi, lorsqu'il est envoyé à Londres,

en janvier 1945, pour recevoir une formation spéciale en vue d'une mission très particulière, il relève le côté plaisamment paradoxal de la situation résultant de son expérience de parachutiste : «C'était la première fois que j'atterrissais en avion, ayant, jusque là, préféré franchir la porte en vol». Ou encore, au cours d'un parachutage au cœur de la résistance française, au lieu d'atterrir dans «un maquis de l'Armée secrète (bien pensante !)), il est «récupéré par un maquis de FTP, donc à tendance communiste». Ceux-ci «ont été très gentils», mais Georges Fli-



court commente, avec une feinte innocence : «J'ai appris par la suite qu'au passage ils avaient fait main basse sur plusieurs containers et colis. C'était sûrement pour un bon usage».

Si l'on veut dépasser cette présentation dédramatisée et minorisée, on trouve, certes, les réalités tragiques de la guerre qu'il a personnellement vécues, mais il faut bien les chercher. Il ne reconnaît guère qu'une fois ouvertement qu'il a «failli se faire tuer» au cours de la campagne de Tunisie. Autrement, comme nous l'avons vu, il prend conscience après coup du caractère suicidaire d'une mission pour laquelle il était volontaire, ou bien, avec le laconisme d'un bulletin officiel, il signale que plus des deux tiers des hommes de la batterie à laquelle il appartenait ont été tués.

Georges Flicourt ne fait jamais son autoportrait. C'est à nous de dégager ce que furent les ressorts de son action, et en particulier de son action de guerrier. Derrière les épisodes apparemment disparates de son aventure militaire, et de sa vie en général, ce qui ressort, c'est qu'il a toujours voulu se prendre en main, avancer à force de volonté sur le chemin qu'il croyait devoir suivre. Le mot de devoir n'apparaît peut-être jamais dans son texte (encore une marque de

discrétion et de pudeur), mais c'est bien son devoir tel qu'il l'entendait qui l'a guidé, souvent au péril de sa vie. Le sens de son devoir, le sens également de la justice et de la charité, même dans les circonstances les plus cruelles, inspiré par sa foi catholique, comme l'a rappelé, en très beaux termes, M. l'Aumonier il y a quelques instants. Quant aux prétendues chances dont il dit avoir bénéficié, ce sont généralement des occasions de voir la mort de plus près qu'il a saisies avec ardeur. Il révèle d'ailleurs, presque à son insu, une des constantes de son action lorsqu'il dit, lors d'un épisode particulièrement dangereux : «J'ai immédiatement été séduit et me suis porté une nouvelle fois volontaire». C'était quelqu'un qui toujours se portait volontaire, surtout pour placer encore plus haut les exigences qu'il s'imposait.

On peut dire qu'il a fait sa guerre à lui, à sa façon, jamais en se laissant porter par une sorte de tapis roulant. L'effet de sa volonté se marque dès le départ. En 1939, au début de la guerre, il n'est pas mobilisé, puisqu'il n'a pas encore vingt ans. Il est donc engagé volon-



taire. Mais l'armée ne semble pas avoir besoin de ses compétences de radio navigant et lui demande de rentrer chez lui en attendant une convocation qui ne viendra jamais. Après le funeste 10 mai 1940, il ne tient pas en place : «A mon âge, je ne pouvais pas attendre tranquillement qu'on vienne me cueillir». Il quitte Paris en direction du sud, va jusqu'à Limoges à vélo, revient faute de possibilité d'engagement, repart en direction de la zone libre, essaie sans succès de passer en Espagne, se rabat sur plusieurs ports de la Méditerranée, trouve place sur un cargo qui le transporte à Bône, en Algérie, et finit par s'engager dans l'armée qu'on

appelait l'armée de l'armistice. C'est sous ces couleurs qu'il accomplit la partie la plus «régulière» de sa guerre, c'est-à-dire en participant à l'action militaire d'une force armée. Après quoi recommencent des aventures atypiques et souvent rocambolesques, telles que des missions de liaison avec la Résistance et de libération anticipée de camps de concentration. Dans un style très conforme au génie français, il agit dans un cadre certes officiel et hiérarchisé, il accomplit les missions pour lesquelles il est mandaté, mais il dispose d'une large autonomie personnelle, il est seul ou il fait partie de petits groupes hors normes, et il est souvent obligé d'inventer lui-même les moyens de son action. En somme, il est rarement un simple exécutant au milieu d'une troupe nombreuse, mais il n'a rien non plus du franc-tireur, et encore moins du héros romantique qui vivrait une aventure personnelle à l'occasion de grands événements historiques. Il est un homme au tempérament libre, à la volonté forte et au courage imperturbable qui met toutes ces qualités au service de la grandeur de son pays, la France.

En ce lieu où nous sommes réunis, lieu admirable qu'un grand roi a édifié à la gloire de Dieu et pour le repos de ses vieux soldats, je me suis évi-



demment concentré sur la carrière militaire de Georges Flicourt, qu'il a parcourue dans toute son étendue, depuis son engagement comme simple soldat jusqu'à son accession au grade de lieutenant-colonel. Mais ce qui frappe aussi, c'est qu'il était un homme aux talents multiples et aux facultés d'adaptation très étendues. Guerrier intrépide, chef d'entreprise avisé, apprécié par Jacques Foccart, vice-président d'un mouvement, le MIL, profondément engagé dans le militantisme civique, Georges Flicourt

était partout à la hauteur de la situation. Ce qui était permanent en lui, c'était son sens de l'honneur et de la fidélité (c'est lui, par exemple, qui est à l'origine de la création des Amis de Jacques Foccart et qui s'est toujours occupé de l'organisation



des messes anniversaires à la mémoire de son ancien chef et ami), son dévouement sans limites à ses convictions gaullistes et patriotiques, qui ne se distinguaient pas en lui.

Il est certes banal de dire qu'un disparu qui nous est cher nous manque et qu'il doit servir de modèle. Mais je le dis ici avec coeur, avec tristesse et aussi avec inquiétude. Georges Flicourt était un homme d'une trempe exceptionnelle, un homme de foi et un pur produit de la civilisation française, mais il appartenait aussi à une génération qui s'était forgée et durcie au milieu des épreuves et des tragédies. Cette génération disparaît. A notre époque, minée par le relâchement moral, l'esprit de renoncement, les tentations de la lâcheté, l'assistantat généralisé, les risques de dénatura-tion nationale, sommes-nous sûrs que la relève pourra être assurée pour le salut de la France ? Nous, du moins, tâchons de n'être pas indignes de l'exemple donné par Georges Flicourt qui, jusqu'à son dernier souffle, s'est donné corps et âme au service de la France, sans réserve et en refusant toujours de laisser s'éteindre en lui la flamme de la vertu d'espérance.

Georges FLICOURT

19 août 1920 – 21 septembre 2010

Officier de la Légion d'honneur à titre militaire

Croix de guerre 1939-1945 avec palmes

Officier parachutiste de la France libre

Lieutenant-colonel de réserve

Membre de la Fondation Charles de Gaulle

Trésorier puis Vice-Président du Mouvement Initiative et Liberté (MIL)

Membre fondateur et Secrétaire Général des Amis de Jacques Foccart (AJF)

Président de l'Union de Défense des Armées Françaises (UDAF)

Jacques Foccart, un homme de la société civile au service de l'Etat, de la Résistance au service du général de Gaulle

par Georges Flicourt, secrétaire général de l'AJF

Intervention lors du premier colloque des Amis de Jacques Foccart en 2000

Mon général, messieurs les Ambassadeurs, mesdames, messieurs, notre président vient de vous expliquer pour quelle raison nous avons créé il y a un an cette association des «amis de Jacques Foccart». Notre réunion d'aujourd'hui, premier colloque, a pour but d'évoquer le souvenir de Jacques Foccart afin de mieux connaître l'homme. Nous aurions souhaité vous présenter des témoignages de ceux qui l'ont connu tout au long de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Mais hélas, le temps a fait son oeuvre. Il ne reste aucun témoin de sa jeunesse. Né en 1913 à Ambrière en Normandie, berceau de la famille Foccart, il a vécu ses premières années en Guadeloupe. Son père, en effet s'y était installé comme planteur de bananes. Il fut maire également d'un village de la Guadeloupe, où une plaque porte encore son nom : Guillaume Foccart. Sa mère était une créole de la Guadeloupe, on dirait aujourd'hui une béké, au très joli nom d'Elmire de Courtemanche de la Clémadière. Elle fut une très grande dame dont je salue respectueusement le souvenir.

Les études de Jacques à Laval puis à Monte-Carlo, son service militaire de 34 à 36 dans l'aviation ne laissent aucune trace. Après ses études, Jacques entra dans l'affaire d'un oncle, Jacques Borel, où il apprit son métier, son vrai métier de commissionnaire exportateur. Puis ce fut la drôle de guerre, si l'on peut l'appeler ainsi, et la cuisante défaite de 1940. Démobilisé, les exportations étant impossibles, il eut l'idée de créer à Ranen en Normandie une fabrique de charbon de bois qui était, je le rappelle, pour ceux qui n'ont pas connu cette époque, le carburant des véhicules, voitures et camions, sous l'occupation. Cette affaire en réalité lui servit de couverture pour créer un réseau de résistance en rassemblant des armes et en recrutant des hommes. Révolté par la présence des troupes allemandes sur notre sol, et bien que n'ayant pas entendu l'appel du 18 juin, il eut immédiatement la volonté de résister. Il était en cela aidé et même poussé par son épouse Isabelle, dite Isa, que beaucoup d'entre vous ont connue et dont je tiens à évoquer et saluer le souvenir aujourd'hui. Elle a joué en effet un rôle considérable dans la vie de Jacques Foccart. Participant activement à la résistance, elle fut décorée de la Croix de Guerre et de la médaille de la Résistance. Elle eut aussi un rôle important au cours de sa longue action politique et en particulier en Afrique, où elle sut se faire aimer et apprécier, ce qui fut approuvé par le général de Gaulle.

Ce réseau fut homologué par le BCRA de Londres. Il eut une action importante dans le cadre du plan Tortue pour la libération de la France. Comme vous l'a dit mon ami Jacques Rougeot, le professeur Dreyfus, qui devait, en tant qu'historien, parler de cette période de la guerre, étant malheureusement absent, il aurait pu certainement vous donner plus de détails sur l'action de ce réseau. Son emplacement en Normandie, à proximité de ce qui devait devenir le lieu du débarquement allié, était stratégiquement idéal. Il a porté ainsi de nombreux coups à l'ennemi. Comme il s'agissait d'un réseau d'action et non de renseignement, il organisa de nombreux sabotages, attentats contre les Allemands, parachutages d'armes et d'agents secrets, etc.. Ce réseau subit hélas de très lourdes pertes. Il ne reste que quelques survivants, qui ne sont pas en état physique de venir témoigner aujourd'hui. Mais il reste un témoin, le plus ancien si l'on se place dans l'ordre chronologique, c'est Odette Leguérney, que beaucoup d'entre vous connaissent. Malheureusement, pour des raisons de santé, elle ne peut pas elle non plus être avec nous aujourd'hui. Je le regrette car, après avoir eu elle aussi une action dans la résistance qui lui valut la médaille de la Résistance, elle accompagna Isa et Jacques jusqu'à leur mort. Il faut dire que c'était un signe de reconnaissance de la part de Jacques et d'Isa, car son mari, Roger Leguérney, qui était l'adjoint de Jacques dans le réseau de résistance, a sacrifié sa vie pour le protéger et à sa mort a demandé à Jacques de continuer à aider son épouse. Poursuivi par la Gestapo, Jacques dut entrer dans la clandestinité. Puis ce fut la libération, et le retour à Paris. Jacques et Isa firent la connaissance d'anciens des forces françaises libres de la 2^e DB ou de la 1^{ère} armée et de résistants de « l'armée des ombres » et ils fondèrent un véritable groupe d'amis, dont beaucoup sont encore là aujourd'hui. Et c'est là où se situe, toujours dans l'ordre chronologique que j'ai adopté, sa rencontre avec Robert Rigaud, dit « Bob » pour les amis, que je salue affectueusement ici. Il venait de la résistance à Lyon où il avait été l'adjoint du colonel Paul Rivière, alias Charles Henry, Compagnon de la Libération, que beaucoup d'entre vous ont connu. Bob Rigaud devait jouer un très grand rôle dans la vie de Jacques. La guerre continuait. Le BCRA ayant proposé à Jacques de prendre le commandement d'une unité, la SAARF, qui avait pour but de parachuter en Allemagne des équipes de trois officiers en uniforme dont un radio ayant pour mission d'obtenir ou de préparer et de

négoier la libération des camps de prisonniers, Jacques partit pour l'Angleterre au printemps de 45. Et c'est là que se situe le troisième témoignage : le mien.

Je vais être obligé de parler un peu de moi, ce qui n'est pas le but de cette réunion, et je vous prie de bien vouloir m'en excuser, mais j'y suis obligé et puis, après tout, cela justifiera mon intervention.

J'avais pris un autre chemin. Ne pouvant supporter également de voir des soldats allemands arpenter le sol parisien, j'ai réussi à quitter la France en janvier 1941 et à rejoindre l'Afrique du Nord. Ayant une formation de radio, j'ai d'abord participé du premier au dernier jour dans l'artillerie de montagne à la guerre de Tunisie. Cette guerre, dont on a peu parlé, fut en réalité très dure et très meurtrière. Volontaire pour être ensuite parachuté en France comme radio clandestin, après un entraînement intensif, je fus en effet parachuté dans les Alpes pour préparer le débarquement du sud avec le grade de sous-lieutenant. Les troupes allemandes ayant été chassées de notre pays, le BCRA me proposa une mission en Allemagne un peu différente de celle de la SAARF, car là il s'agissait de sauter en civil à deux officiers, un radio que j'étais, et un chef de mission que je salue, qui est présent. Mais malheureusement cette mission n'a pas pu se réaliser ; malheureusement ou heureusement, car je ne serais peut-être pas là pour vous en parler. Dirigé alors sur la SAARF, c'est ainsi qu'un jour d'avril 1945, quelque part dans la campagne anglaise, je me suis présenté au garde-à-vous devant un certain lieutenant-colonel Foccart. Ce fut notre première rencontre, qui préluait à cinquante ans d'autres rencontres et surtout à cinquante ans d'amitié. Bien que breveté parachutiste depuis un an, j'accompagnais Jacques et son équipe à Ringway, camp que plusieurs d'entre vous connaissent, puisque tous ceux qui ont été parachutés au départ d'Angleterre y firent leur premier saut. Si vous le permettez je parlerai quelques minutes du parachutisme et du camp de Ringway.

Le parachutisme maintenant est un sport banal et populaire, puisque les enfants des écoles maternelles jusqu'aux octogénaires bien conservés peuvent sauter avec l'aide d'un moniteur. A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de volontaires. Ce n'était pas très dangereux car, en général, la volure s'ouvrait, mais néanmoins c'était assez brutal par les chocs à l'ouverture ou l'arrivée au sol. Eh bien, Jacques, qui n'était pas ce que l'on peut appeler un sportif naturel, sa

morphologie ne s'y prêtait guère, s'est tout de suite passionné pour se jeter dans le vide, d'abord de la nacelle d'un ballon, puis de la trappe d'un quadrimoteur. Il se passionna tellement pour cette activité qu'il devait continuer et profiter de toutes les occasions pour sauter pendant plusieurs décennies. En réalité, ce SAARF ne put envoyer que deux équipes en Allemagne. La première disparu corps et biens, la seconde, larguée sur une division SS, fut faite prisonnière et dut s'évader par la Russie. Je crois, mon Général, que vous savez ce que c'est. Mais le 8 mai arriva et chacun partit pour son destin.

Jacques rentra à Paris pour reprendre son métier de commissionnaire exportateur et créer sa propre affaire, qu'il nomma la SAFIEX. Pourquoi la SAFIEX ? Probablement avec l'intention un jour de la transformer en S.A. française d'importation et d'exportation, ce qui ne s'est pas fait. Mais il est bon, je crois, de dire quelques mots sur ce métier qui fut le sien et qui fut le mien.

Les Antilles françaises, Martinique et Guadeloupe, qui n'étaient pas encore des départements d'outre-mer, avaient été coupées de la métropole pendant quatre ans. Sous la férule de l'Amiral Robert, farouche et ardent pétaïniste, ces colonies ne purent jamais rejoindre la France libre. Les quelques patriotes qui voulurent répondre à l'appel du 18 juin durent s'échapper dans de frêles embarcations vers les îles anglaises de Sainte Lucie ou de la Dominique, poursuivis par les quelques unités navales stationnées à Fort-de-France ou à Pointe-à-Pitre, qui ne purent jamais rejoindre les forces navales françaises libres.

En 1945, ce pays manquait de tout, ayant dû vivre en autarcie pendant ces quatre ans. Le commerce était un peu similaire à celui de l'Afrique sous la forme de comptoirs où les commerçants vendaient de tout : de la morue salée, qui était la base de l'alimentation, à la viande en saumure, car les congélateurs n'existaient pas encore, au riz, et même aux matériaux, d'abord le pin des Landes, car toutes les constructions étaient à l'époque en bois, ainsi que les tôles, les fers, les ciments ainsi que l'habillement, les chaussures puis plus tard les parfums et même les produits de beauté, bien que les femmes antillaises, généralement très jolies, n'en eussent point besoin. Il était donc nécessaire pour ces commerçants d'avoir en France un correspondant en qui ils avaient confiance pour rechercher, acheter et leur expédier tout ce dont ils avaient besoin. Ce n'était pas facile. L'industrie et l'agriculture

françaises ayant été détruites par la guerre, la pénurie existait également pour le marché intérieur. Ensuite ces marchandises devaient être conditionnées puis expédiées par des cargos qui mettaient un mois pour faire la traversée. Le courrier prenait la même voie. Le téléphone n'existait pas, le fax encore moins. Vous pouvez donc imaginer les difficultés et les lenteurs des communications. Grâce à son courage, à son dynamisme et à la connaissance de ces pays, l'affaire de Jacques prit rapidement de l'extension. Elle devait aussi se charger de recevoir et de commercialiser en France la seule production des Antilles exportable : les bananes. Il dut engager des employés qui pour la plupart firent toute leur carrière. Je voudrais simplement avoir un souvenir pour son premier employé, son premier collaborateur : Paul Delcloy qui lui consacra toute sa vie et qui nous a hélas quittés il y a quelques années, tué par le tabac. En 1948, il dut faire appel à Bob Rigaud, d'abord pour créer un bureau « La Martinique », mais rapidement pour venir prendre la direction effective de la SAFIEX, qu'il conservera jusqu'à sa fin en 1991. Son rôle fut d'autant plus important que Jacques, qui avait rencontré le Général de Gaulle en 1946, subjugué par le personnage, lui voua sa vie et prit de plus en plus d'activités politiques.

De mon côté, après cinq ans d'occupation en Allemagne, où j'ai eu la pénible tâche de rechercher et découvrir plusieurs milliers de résistants torturés et assassinés par les nazis, j'étais désireux de rentrer dans la vie civile. J'ai naturellement repris contact avec Jacques, avec qui je n'avais gardé que des relations épisodiques, pour demander au conseiller de l'Union française qu'il était devenu, de m'aider à trouver une situation outre-mer. J'avais déjà la bougeotte et l'envie des voyages. J'ai déjà parlé d'une des qualités incontestables de Jacques Foccart : le courage physique. Une autre aptitude fut peut-être de savoir découvrir la qualité des hommes et de leur faire confiance, et je crois qu'au cours de sa longue carrière politique il l'a souvent prouvé. Il ne

connaissait de moi qu'une certaine propension à me jeter dans le vide dès que je montais dans un avion sans attendre qu'il atterrisse. J'étais loin d'avoir des dons pour le commerce. Néanmoins, il me fit confiance et me proposa d'entrer dans son affaire. Partant de ce mois d'avril 1951 et pendant quarante ans, en équipe avec Bob Rigaud, nous nous sommes efforcés de faire marcher et développer la SAFIEX, permettant ainsi à Jacques de conserver une totale indépendance. Ce fut peut-être la principale raison d'être de cette affaire. N'ayant jamais été élu, sauf conseiller municipal de Luzarches, il ne dépendait pas d'un électorat et n'avait pas de comptes à rendre sur le plan électoraliste. N'appartenant pas à la fonction publique, il n'avait pas le souci de sa carrière et de son avancement. Il put ainsi se consacrer de plus en plus, et après mai 58 en totalité, au service du Général de Gaulle, puis plus tard de Georges Pompidou et enfin de Jacques Chirac.

Jacques n'abandonna pas pour autant la SAFIEX. Il venait s'y ressourcer dans les moments difficiles et il rencontrait aussi souvent que possible son équipe. Je dois avouer que si, au cours de nos fréquents déjeuners, il commençait toujours par nous interroger sur notre activité et sur ces marchés lointains dont l'un de nous revenait souvent, nos conversations bifurquaient très vite vers la politique, tant nous étions avides de savoir ce que pensait le Général, qu'il rencontrait régulièrement. C'est peut-être là qu'apparaît un autre trait de son caractère : sa confiance. Il nous arrivait à nous, ses collaborateurs, de douter, devant le triste spectacle de la quatrième République, que le Général puisse un jour revenir au pouvoir. Or lui, je peux en témoigner, en était totalement convaincu, ce qui explique peut-être le rôle important qu'il prit à ce retour en mai 1958. Au cours de ces déjeuners, il nous racontait souvent des anecdotes sur la quatrième République et sur les hommes politiques qui la dirigeaient, et en particulier il nous parlait souvent d'un dénommé Mitterrand, qu'il méprisait déjà beaucoup et qu'il

détestait pour avoir porté un jour la francisque.

Pour revenir sur le plan de nos activités commerciales, certains ont pu penser que le fait de se présenter comme collaborateur de Jacques Foccart, qui commençait à être très connu, facilitait notre travail. Or, je dois dire que dans tous ces pays où le pétainisme était fortement ancré, la référence au gaullisme, que nous ne manquions pas d'afficher, nous faisait regarder avec méfiance. Si j'ai perdu souvent des commandes pour cette raison, je ne me souviens pas d'avoir un jour eu une commande de sympathie dans le but d'aider Jacques Foccart dans son action politique pour les départements d'outre-mer. Malgré cela, certains clients de ces pays sont devenus des amis, ils le sont restés jusqu'à ce jour. Jacques devait d'ailleurs nous handicaper encore davantage dès lors que, souhaitant donner une expansion à nos activités, nous voulûmes prospecter d'autres pays, et en particulier les marchés africains. Comme il était entre-temps devenu responsable de la Communauté auprès du Général de Gaulle, il nous interdit d'y travailler. Je lui en ai même voulu pendant un moment, mais je me suis vite rendu compte qu'il avait raison d'être scrupuleux et vigilant, une certaine presse étant à l'affût pour le salir et le discréditer, ce qu'elle n'a d'ailleurs pas manqué de faire sans raison. Or, le Général de Gaulle ne l'aurait pas gardé auprès de lui pendant seize ans en lui confiant de si lourdes responsabilités s'il avait eu le moindre doute sur son intégrité.

Nous n'étions pas encore en Afrique au temps et aux méthodes de « Papa m'a dit », mais Jacques n'avait pas pour autant coupé les ponts avec le parachutisme et les parachutistes. Maintenus en activité dans le cadre des réserves, nous étions tenus de répondre à toute convocation et à effectuer chaque année des périodes de réserve. N'oublions pas que l'armée française continuait à se battre, d'abord en Indochine puis en Algérie. Ces absences étaient faciles pour moi, car j'avais un patron compréhensif pour ce genre d'activité. Elles étaient

moins faciles pour lui, car le Général de Gaulle n'appréciait guère ces escapades, qu'il qualifiait ironiquement d'enfantillages. C'est ainsi que nous nous sommes souvent retrouvés pour sauter dans quelques coins de France, ce qui nous rappelait avec réalisme l'action clandestine. Je dois dire que Jacques aimait se retrouver dans l'ambiance para où il était apprécié et respecté.

Et c'est là peut-être une autre de ses qualités, la troisième : la fidélité.

Fidélité à la patrie, mais aussi fidélité à l'amitié. Beaucoup d'entre nous eurent dans leur vie à faire appel à son sens de l'amitié. Il répondait toujours présent. Il aimait crapahuter dans la nature, servant de modèle à quelques jeunes recrues. Lorsque nos âges nous obligèrent à sauter en mer pour ménager nos os qui commençaient à vieillir et à se fragiliser, il en profita pour suivre le début de l'entraînement des nageurs de combat. Or j'ai parlé du côté sportif de Jacques : s'il est devenu par la suite, aux commandes de son bateau, un excellent marin, on ne peut pas dire, sans vouloir penser qu'il nageait comme un fer à repasser, qu'il était un triton ou un dauphin. Néanmoins avec obstination, persévérance, courage, il voulut commencer l'entraînement alors qu'il n'était peut-être pas tout à fait doué pour le port du masque et des bouteilles. Ses contacts avec le service action du SDEC puis du 11^{ème} choc lui permirent, sur ordre du Général, d'en superviser les actions, en particulier contre le FLN, avec beaucoup de succès. C'est ainsi que, grâce à l'indépendance que lui procura la SAFIEX, il put consacrer le reste de sa vie au service d'un grand homme et donc d'une grande cause. En évoquant ces souvenirs, j'ai souhaité faire apparaître trois des qualités qui firent l'homme que nous honorons aujourd'hui : son courage physique incontestable, son sens de l'amitié souvent prouvé et sa fidélité. Fidélité à ses convictions et à tout ce qui fait nos valeurs, fidélité à un homme exceptionnel, le général de Gaulle, c'est-à-dire en fait fidélité à la France.

BULLETIN D'ADHESION

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Téléphone Portable Télécopie

Courriel@..... Date et lieu de naissance

Profession

Je désire soutenir financièrement les campagnes du MIL et verse : 120 € ou plus 80 € 50 € 30 € 20 €

Je souhaite adhérer (ou renouveler mon adhésion) au M.I.L. pour l'année :

Cotisation de membre et abonnement au journal : 50 € Cotisation chômeur, jeune (-25 ans) : 15 €

Cotisation couple : 50 € Cotisation simple (sans journal) : 30 €

Cotisation pour la carte de membre donateur : 100 € Cotisation pour la carte de membre bienfaiteur : à partir de 200 €

Je désire m'abonner à « Vigilance et Action » (pour les non adhérents) : soutien : à partir de 200 € simple 60 €

Je désire recevoir une documentation sur le M.I.L.

Date Signature

A renvoyer au M.I.L., BP 84, 92303 Levallois-Perret Cedex – Site Internet <http://www.lemil.org>

Conformément à l'article 27 de la Loi n°78-17 du 6/1/78 relative à l'informatique, aux fichiers et aux libertés, les réponses aux différentes rubriques de ce bulletin sont facultatives. Les informations qu'elles contiennent sont à usage strictement interne. Elles font l'objet d'un traitement informatique et ne peuvent être communiquées qu'à des responsables désignés par le Bureau National. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent sur justification de votre identité.

<p>Charles de GAULLE 19 novembre 1890 - 25 juillet 1970</p> <p>« C'est la grandeur de la France de ne s'arrêter jamais, car, pour elle, cesser d'agir reviendrait à disparaître »</p> <p><i>Charles de Gaulle</i></p> <p>www.lemil.org</p>	<p>Charles de GAULLE 18 juin 1940 - 2010 (il y a 70 ans)</p> <p>« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. La France ne peut être la France dans la grandeur »</p> <p><i>Charles de Gaulle</i></p> <p>www.lemil.org</p>	<p>Charles de GAULLE 18 juin 1940 - 2010 (il y a 70 ans)</p> <p>« A TOUS LES FRANÇAIS »</p> <p>VIVE LA FRANCE !</p> <p>Charles de Gaulle Général de Gaulle</p> <p>www.lemil.org</p>
--	--	--

VIGILANCE & ACTION est édité par le M.I.L.
Directeur de la publication : R. BETEILLE (Imprimerie spéciale - Dépôt légal/autorisation)

MIL : LA DROITE
CIVIQUE, GAULLISTE ET PATRIOTE